



LA LITTÉRATURE ISRAËLIENNE AU SALON DU LIVRE

Prose promise

A la veille du Salon du livre de Paris dont Israël sera, mi-mars, l'invité d'honneur, *Livres Hebdo* publie une enquête exclusive de Clémence Boulouque sur les tendances de la littérature d'un pays né il y a seulement soixante ans. Nous présentons aussi tous les auteurs invités et les titres parus ou à paraître dans la perspective du Salon.

Le destin de la littérature israélienne, invitée d'honneur du Salon du livre de Paris, du 14 au 19 mars, illustre à merveille l'universalité de la création littéraire. Si la fondation d'Israël ne remonte qu'au 14 mai 1948, la littérature hébraïque plonge ses racines dans les tréfonds de l'histoire européenne. Et, immergés dans l'un des principaux chaudrons du monde actuel, les écrivains de l'Etat hébreu se saisissent à pleines mains d'une matière en tension permanente.

Cette singularité sera au cœur des manifestations prévues le mois prochain à Paris. Le 14 mars, c'est symptomatiquement sur le thème « la littérature et le monde » que seront réunies au Salon du livre les trois principales figures de la littérature israélienne contemporaine, Amoz Oz, A.B. Yehoshua et David Grossman, pour un débat animé par Martin Le-gros, rédacteur en chef de *Philo magazine*, et Clémence Boulouque, qui signe dans ce numéro une vaste enquête sur la littérature israélienne.

Au total, quelque soixante rencontres et tables rondes sont prévues avec les 39 auteurs invités au Salon qui doit être inauguré, le 13 mars, par le président israélien Shimon Peres et le président Sarkozy. Une occasion inédite de découvrir d'une manière globale les principaux écrivains de langue hébraïque traduits en français,

F. P.

- Enquête sur la littérature israélienne [PAGE 80](#)
- Le marché du livre israélien en chiffres [PAGE 84](#)
- Les 39 écrivains invités à Paris [PAGE 89](#)
- Bibliographie : 102 titres parus et à paraître [PAGE 96](#)

Pour le lait et le miel

Des patriarches de la littérature hébraïque moderne, qui ont vécu en Europe et en Palestine, aux artistes romantiques qui ont accompagné la naissance de l'Etat d'Israël et aux jeunes écrivains marqués par l'époque des intifadas, panorama d'une littérature oscillant entre espoir et désillusions. Une littérature dont la langue, comme la langue arabe, ne conjugue pas le présent mais seulement le passé et le futur.

Officiellement, les lettres israéliennes n'ont que soixante ans. Avant le 14 mai 1948, avant la déclaration d'indépendance de l'Etat, il est en effet anachronique de parler de littérature d'Israël. Pourtant, nulle autre au monde ne plonge dans un héritage aussi ancien. Et c'est dans toute une vie antérieure, tout un patrimoine venu des temps bibliques, qu'elle trouve ses racines et sa vigueur, fouettée par ses questionnements. Comment établir une tradition littéraire laïque dans une langue qui porte les échos de textes sacrés ? Comment ne pas sombrer dans une prose platement engagée, sorte de défense et illustration de sa citoyenneté, lorsque le monde braque ses regards courroucés sur le conflit israélo-arabe ? Voix de la gauche, les écrivains bénéficient d'une attention toute particulière dans le pays. Prophètes sans Dieu pour certains, véritables mythes de leur vivant, les patriarches de la littérature israélienne n'ont, pour la plupart, pas connu Israël : ils ont vécu en Europe et en Palestine, sous le joug du tsar et la menace des pogroms, ou sous le mandat britannique ; ils appartiennent à l'ère de la littérature hébraïque moderne et ont pour noms Agnon, Brenner, Bialik. Leurs héritiers, Amos Oz, Haïm Gouri, David Grossman, sont contemporains de la naissance de l'Etat d'Israël. Leurs petits-enfants, génération des intifadas et de l'assassinat d'Ytzhak Rabin, tentent, eux, de trouver un chemin dans les lendemains dessillés d'une terre meurtrie.

Renaissance de l'hébreu. Traditionnellement attribuée à Ben Yehuda (1858-1922), la renaissance de l'hébreu est une utopie en actes, décrite dans ses mémoires,



Ben Yehuda (1858-1922), acteur de la renaissance de l'hébreu.

Le rêve traversé. En s'attachant à en faire la langue parlée en Palestine, en inventant un vocabulaire nouveau fondé sur l'actualisation d'un lexique millénaire, s'attellant à un grand dictionnaire, dont le premier tome paraît en 1909, il mérite sans conteste la paternité de l'hébreu moderne. Toutefois, une littérature d'expression hébraïque avait commencé à se redéployer avant même l'entreprise de Ben Yehuda. De surcroît, la littérature en hébreu ne s'est jamais complètement éteinte : alors même que la langue n'était plus vernaculaire, elle a continué, chez les Juifs en diaspora, à être portée par la poésie. Toutefois, les vers d'Andalousie, comme chez Ibn Gvirol, ne sont qu'une parenthèse, refermée en 1492. A ce corpus poétique s'adjoint une littérature strictement religieuse, les responsas des rabbins, dialogues savants véhiculés d'une communauté à l'autre. Mais, outre le peu d'affinités du monde juif d'alors avec le roman, il apparaît impossible d'écrire une fiction en hébreu : une langue avant tout sacrée manque de nuances terrestres pour embrasser l'expérience d'une vie et son quotidien.

C'est avec les maskilim, les porteurs des Lumières (la Haskala) au XVIII^e siècle, que prend vigueur l'idée de ressusciter l'hébreu comme langue vernaculaire. D'évidence, il y a là geste idéologique car s'engage dès lors une véritable guerre des langues. Les tenants du yiddish, souvent socialistes, veulent utiliser la langue du peuple pour éduquer les masses, tandis que les religieux répugnent à ce que la langue sacrée recouvre les usages de la vie courante, comme continuent à le réprouver de nos jours les ultraorthodoxes. Les partisans de l'hébreu visent, eux, avant tout à opter pour la langue qui unit les Juifs du



A la librairie Tamir, qui possède trois magasins à Jérusalem. Ici celui de la rue Emek Refaim.

Yémen et de Russie (par opposition au yiddish qui n'est pas partagé que par les communautés d'Europe de l'Est). De plus, les Juifs qui n'avaient pas quitté la Palestine continuaient à parler l'hébreu : c'était là montrer la permanence d'une présence. En optant pour l'hébreu, les écrivains savent qu'ils se coupent d'une partie de leur lectorat – ce qui explique le bilinguisme de certains, comme **Mendele Mokher Seforim** (1835-1917), qualifié d'« aïeul » par Bialik.

En 1853 émerge en Lituanie l'œuvre fondatrice d'**Abraham Mapu** (1808-1867), *L'amour de Sion*. Avec son tableau de la vie en Terre sainte idéalisée, à l'époque d'Isaïe, et sa narration influencée par Dumas père et Eugène Sue, le roman a un écho tel qu'il donne d'ailleurs son nom aux Amants de Sion, mouvement fondé à Odessa et anticipant de près de quinze ans l'élan donné par Herzl. Parmi les œuvres de Mapu, un roman ultérieur est symbole de son temps en ce qu'il représente la lutte des maskilim contre les traditionalistes. D'autres romanciers, comme **Smolenskin** (1842-1888) ou **Gordon** (1830-1892) appellent leurs frères à sortir du shtetl. Mais surviennent les pogroms de 1881 et 1882 et le constat désenchanté : l'assimilation semble impossible. Les regards se tournent vers la Palestine, le retour à Sion est envisagé comme seule survie. Dans les cercles d'Odessa, ville fondamentale dans l'émergence de la culture hébraïque moderne, on recense les figures littéraires et politiques qui dessineront l'Etat : **Bialik** (1873-1934), **Klausner** (1874-1958), grand-oncle d'Amos Oz, **Ahad Ha-Am** (1856-1927) et **Jabotinsky** (1880-1940).

Le pogrom de Kishinev, en 1903, est un nouveau choc.

En voyé sur place, Bialik écrit son fameux poème *Dans la ville du massacre* où il déforme des citations bibliques, tronque les paroles de Dieu pour les glisser dans la bouche du poète et mettre en joue une divinité, qui ne sait répondre des actes meurtriers des hommes. Se définit là une forme de mosaïque, le shibboutz, entre texte biblique et écriture contemporaine, qui traverse la littérature hébraïque. De ces échos que permet l'hébreu, porteur de strates bibliques, Agnon se servira aussi pour entraîner le lecteur dans des niveaux de narration démultipliés.

Difficile terre promise. L'hébreu est décrété langue nationale par le congrès sioniste de 1907. C'est alors que la littérature hébraïque moderne prend son essor – inscrite entre l'espoir de la terre promise, son quotidien incertain, et la chronique d'une disparition annoncée du monde juif d'Europe orientale. Ainsi s'explique le >>>

Diplômée de Sciences Po Paris et de l'Essec, **Clémence Boulouque**, 30 ans, qui a réalisé pour *Livres Hebdo* ce panorama de la littérature israélienne, est journaliste, critique littéraire et écrivaine. Depuis son récit *Mort d'un silence* (Gallimard 2003, Folio 2004), elle a publié une demi-douzaine de livres dont les romans *Sujets libres* (Gallimard 2004, Folio 2005), *Chasse à courre* (Gallimard 2005, Folio 2007) et *Nuit ouverte* (Flammarion 2007).

DOSSIER Israël au Salon du livre

>>> désespoir de **Brenner** (1881-1921) et de **Berditchevsky** (1865-1921), aux confins du nihilisme. Les personnages de Brenner mènent des luttes dont l'issue leur est fatale – à l'image du romancier, tué dans les émeutes arabes de 1921. La réalité difficile en Palestine n'est pas celle qui chantent, in absentia, certains poètes. Comme le souligne Amos Oz dans son autobiographie, le mythe l'emporte souvent sur la réalité: ainsi les habitants de Jérusalem grelottent-ils car les architectes ont préféré croire en « *la ville de l'éternel printemps* » écrite par Bialik plutôt que de prendre en compte les froids hivers de Jérusalem et de construire des maisons bien isolées.

Ce hiatus entre représentation et réalité explique pourquoi les premières vagues d'émigration (aliya) de 1881-1890 et 1903-1914 ont été marquées par un nombre significatif de retours. Les Européens avaient du mal à se faire à cet Orient, encore peu fertile, cette terre dont le lait et le miel étaient surtout désert et poussière, comme le saisis **Samekh Yizhar** dans *Prémices* par sa description de pionniers peinant à trouver un médecin pour un enfant malade à moins de deux heures de charrette.

Dès les premières pages de sa saga, *Le chien Balak*, **Agnon** lui-même (1888-1970) décrit les installations manquées, soldées par un retour en Europe. Il en sait l'amertume, lui qui a tenté une première fois de s'installer en Palestine, est retourné en Europe, avant de définitivement revenir à Tel-Aviv. Agnon, nom de plume de Samuel Joseph Czaczkes, est formé de la racine A, G, N qui signifie l'abandon, et son premier roman a pour titre *Les abandonnées*. Prix Nobel de littérature en 1966, son œuvre s'inscrit dans une double géographie, celle d'une Mitteleuropa en sursis (*Une histoire simple* et *La dot des fiancées*) et celle du pays neuf, dans de vibrants poèmes.

Certains vers de Bialik sont une sorte d'hymne national, souvent entonné après l'hymne réel, laHa-tikvah (L'Espoir). Dans cette sorte d'incarnation du destin collectif, de credo, ces patriarches ont une aura nationale et leurs querelles savent parfois être violentes, comme celle qui oppose Bialik à Jabotinsky devenu droitiste. Cette génération des fondateurs est marquée par la proximité des hommes politiques et des écrivains, sortes de prophètes, « en voyés sans envoyeur ». Instituant une tradition intellectuelle, ils se situent à gauche pour l'immense majorité (à l'exception du poète **Uri Zvi Greenberg**). Le poète **Alterman** (1910-1970) poursuit cette affinité avec Ben Gourion, ce que pourfendra son cadet **Nathan Zach** (né en 1930): l'individu commence à interroger sa fusion avec la collectivité, mais sans s'en exclure tout à fait.

La « génération de l'Etat ». Epoux de la défunte romancière **Batya Gour** (1947-2005), dont les romans policiers ont passionnément croqué la société israélienne, **Ariel Hirschfeld**, professeur à l'université hébraïque de Jérusalem et écrivain de renom, souligne combien la posture de l'écrivain israélien de la « génération de l'Etat » d'Israël est encore celle d'un artiste romantique. Haïm Gouri, David Grossman, A. B. Yehoshua et surtout Amos Oz incarnent cet âge de la littérature. L'autobiographie d'**Amos Oz**, *Une histoire d'amour et de ténèbres*, pourrait être la biographie de l'Etat d'Israël: né en 1939 à Jérusalem, d'une famille odessite, élevé parmi des intellectuels et un oncle légendaire dans l'histoire intellectuelle israélienne, vivant dans sa chair les mythes de l'Etat et ses fantasmes, orphelin de mère à douze ans, le jeune Amos Klausner quitte le foyer familial à l'adolescence pour le kibboutz et adopte le nom de Oz, qui signifie force. Il



Avraham B. Yehoshua.

Le hiatus entre représentation et réalité explique pourquoi les premières vagues d'émigration (aliya) de 1881-1890 et 1903-1914 ont été marquées par un nombre significatif de retours. Les Européens avaient du mal à se faire à cet Orient, encore peu fertile, cette terre dont le lait et le miel étaient surtout désert et poussière.



Eshkol Nevo.

est ainsi en rupture avec les siens tout en répondant à leurs désirs: l'adoption d'une identité vaillante, le refus d'être une victime, la vie en collectivité. Ce regard sur le kibboutz, teinté d'ironie, est à l'origine de ses premiers textes, *Les voix du chacal*, en 1965, suivi d'*Ailleurs peut-être* en 1966. Son talent détecté, il est envoyé à l'université et enseigne la littérature au kibboutz. Cofondateur de La Paix maintenant en 1977, inlassable défenseur de la partition entre Israël et Palestine, mais aussi pourfendeur d'une Europe moralisatrice face à deux acteurs israélien et palestinien dont elle a provoqué le drame, auteur de plus de vingt livres, il est l'une des consciences du pays.

A. B. Yehoshua est de peu son aîné, croisé dans les mouvements de jeunesse travailliste. Né en 1936, dans une famille marocaine, professeur de littérature à Haïfa, il illustre le credo de coexistence avec la communauté arabe. Lui aussi figure de La Paix maintenant, il s'est imposé par ses nouvelles puis *L'amant* et *Un divorce tardif* dans les années soixante. Dans *Le responsable des ressources humaines*, il faisait une sorte de passion, au sens christique du terme: le cercueil d'une femme non juive tuée dans un attentat suicide était rapatrié dans sa terre natale. Avec *Un feu amical*, ce sont les balles tirées contre les siens qui dessinent la trame du roman. Les victimes collatérales du conflit sont plurielles.

David Grossman est né à Jérusalem en 1954. Le grand critique Gershon Shaked a, dès ses premiers textes, salué le prosateur. Depuis *Le sourire de l'agneau*, en 1983, son œuvre arpente les injustices de la société faites aux Palestiniens ou à la jeunesse impécunieuse, dans *Quelqu'un avec qui courir*. Pacifiste, David Grossman est devenu un symbole à son corps défendant: son fils, Uri, vingt ans, a été tué lors de la guerre de 2006. La disparition du jeune homme, à quelques heures du cessez-le-feu, alors que son père, Amos Oz et A. B. Yehoshua avaient appelé deux jours avant à une cessation des combats immédiate, a été vécue comme un traumatisme par le pays.

Haïm Gouri, né en 1923, engagé aux côtés du Palmakh, la branche armée de la Haganah en lutte contre les Britanniques dès 1941, journaliste et poète, est moins connu en France où est paru le roman *L'affaire chocolat*. Il est pourtant l'une des voix poétiques les plus importantes d'Israël aujourd'hui. Camarade d'école d'Yitzhak Rabin, il en porte le deuil, notamment dans *Guerre civile* où il dit le déchirement intérieur, l'idéal de fraternité abattu, et voit d'abord une guerre civile dans le conflit israélo-arabe: « *Une moitié de moi fusille l'autre au mur des vaincus...* »

Décédé en 1997 et né en 1926, **David Shahar** appartenait lui aussi à cette génération; en 1959, il publie *Lune de miel et d'or*. Salué pour *L'agent de sa majesté*, il renoue avec l'atmosphère de la Jérusalem des années quarante, notamment dans *Le palais des vases brisés*.

Conflits intérieurs. Le plus évident héritier de ce trio Oz-Grossman-Yehoshua, connu hors des frontières, est sans doute le très populaire **Eshkol Nevo**, que l'on découvre en France avec ses *Quatre maisons et un exil* – une écriture efficace et vive, qualifiée de « mainstream » par ses détracteurs. « *Il décrit les conflits intérieurs chez les Israéliens, mais pour nous rassurer sur ce que nous sommes* », constate Omri Herzog, jeune professeur à l'université hébraïque de Jérusalem et critique du *Haretz*. Dans son roman, la maison, également présente chez Kenaz, ou dans les documentaires *News From Home* du cinéaste Amos Gitai, est de ces lieux qui symbo-

LE MARCHÉ DU LIVRE ISRAËLIEN EN CHIFFRES

Population

7,15 millions d'habitants

Marché du livre

35 millions de volumes vendus annuellement. Chiffre d'affaires : 2 milliards de shekels (**372,4 millions d'euros**) ; scolaire : 37,5 % ; littérature générale : 35 % ; religieux : 15 %, ou 3,5 milliards de shekels (654,3 millions d'euros) avec l'édition multimédia et de périodiques. Dépense annuelle moyenne par habitant : 275 shekels (51,23 euros), soit près de 5 livres par personne et par an. Le prix du livre est libre. Le marché est fragilisé par les remises et les soldes pratiquées par les grandes chaînes de librairies, qui entraînent un gonflement artificiel du prix initial. Des discussions sur l'introduction du prix unique du livre ont été engagées dans une commission ad hoc de la Knesset, le Parlement israélien.

Édition

1 452 éditeurs actifs, dont 996 pour lesquels l'édition constitue l'occupation principale et 486 pour lesquels il s'agit d'une activité secondaire. Domaine religieux : 497 éditeurs pour l'édition juive orthodoxe, 6 pour les autres religions.

Le secteur est concentré verticalement et horizontalement. Les deux principales maisons d'édition, **Keter** (créée en 1958, 3 000 titres au catalogue, publie Zeruya Shalev) et **Kinneret** (avec laquelle sont unies Zmora Bitan et Dvir, créée en 1919 à Odessa par Bialik et considérée comme patrimoine national ; 6 500 titres au catalogue, dont beaucoup de littérature classique et Etgar Keret), sont aussi adossées aux deux principaux réseaux de librairies (voir ci-dessous). **Yediot Sfarim** (3 000 titres au catalogue dont *Harry Potter* et des volumes de vulgarisation), filiale éditoriale du principal quotidien du pays, *Yediot Aharonot*, dispose de son propre circuit de distribution.



CHARLOTTE ROUPON

L'entrée de la librairie Steimatzky à Zikhron Yaacov.

Kibboutz ha mekhourad construit depuis 1940 un catalogue de référence en matière de poésie (Nathan Zach, Goldberg...) et de pensée sioniste. **Am oved** (« peuple travailleur »), créé en 1942 par Katznelson à l'intention des ouvriers, a longtemps été l'éditeur d'Amos Oz et publie Meir Shalev.

Schocken, fondé en 1913 à Berlin par Zalman Schocken, est l'éditeur du prix Nobel Shmuel Josef Agnon, de Martin Buber et de Franz Kafka, et détient aussi le quotidien *Haaretz*.

Matar, fondé en 1985, est spécialisé dans les ouvrages pratiques (langues, santé...).

Les petits éditeurs nés autour des années 2000 comme **Hargol**, **Babel**, **Resling Arouzat Bayit** ou **Tolaat Sefarim** misent sur des niches, notamment en sciences humaines et psychanalyse. **Mapa** est spécialisé dans les ouvrages touristiques sur le patrimoine national. **Andalous** traduit en hébreu de la littérature arabe.

Production

Plus de 4 000 nouveaux titres par an dont

85 % en hébreu, 8 % en anglais, 3 % en russe, 2 % en arabe. Pour le domaine russe, 19 éditeurs publient exclusivement en langue russe et 45 éditeurs publient en russe et en hébreu. Pour le domaine arabe, 18 éditeurs publient exclusivement en langue arabe et 33 éditeurs publient en arabe et dans d'autres langues dont l'hébreu.

Librairie

1 500 points de vente de livres dont quelque **800 librairies**, des rayons dans les grands magasins, les papeteries et même les pharmacies, ainsi que des sites de vente en ligne. L'enseigne **Steimatzky**, récemment rachetée au groupe d'édition Keter par le fonds d'investissement Markstone Capital Partners, compte 150 librairies (50 % des ventes). L'enseigne **Tzomet Sfarim**, créée par les éditeurs Kinneret, Zmora Bitan et Modan, en regroupe 60 (30 % des ventes).

C. B.

Sources : *Haaretz*, *Dun and Bradstreet*, *Yediot Aharonot*, enquête du Bief réalisée en coopération avec les services culturels de l'ambassade de France en Israël.

>>> lisent les interrogations sur le vivre ensemble, le collectif fragile. Autre motif important des lettres israéliennes : un jeune garçon dans un monde d'adultes, comme chez David Shahar avec *Riki, un enfant à Jérusalem*, Amos Oz et ses doubles dans des foyers très nationalistes (*Une panthère dans la cave* ou *La colline du mauvais conseil*) ou Yaakov Shabtai, sur un versant socialiste, dans *L'oncle Peretz s'envole*. Par cette enfance se dit une solitude claustrophobe et une innocence aux jours comptés.

Car l'optimisme et le rêve s'épuisent dans la réalité. L'écri vain du désenchantement est peut-être Yaakov Shabtai. Né en 1934 et mort à quarante-sept ans, il tente d'embrasser le chaos d'Israël avec une phrase ample, comparée à un élan joycien par certains. *Pour Inventaire* est une errance dans la ville et le roman-culte d'une génération sous le choc de 1967, une guerre remportée qui sème un poison dans la société, de la première victoire de la droite aux élections dans l'histoire d'Israël. Le repli en soi face à une politique de faucons, dans le singulier face au collectif, surgit aussi dans la poésie, chez Nathan Zach comme chez Yehuda Amichai (1924-2000). Né en Allemagne, émigré en Palestine à onze ans, ce poète écrit le couple, la guerre, la paix, Jérusalem, sa « ville du vent ». Mais surtout il écrit, au-delà de toute assignation, de toute identité, une poésie sublime qui fait signe vers le ciel, peu importe s'il est désert.

Le devoir de l'essai. « Mon drapeau ne me tient pas lieu d'identité », écrit l'écrivaine Orly Castel-Bloom dans *Où je suis*. Pourtant si, hélas. Il y a fort à parier que certains écrivains ou poètes israéliens sont victimes de leur lieu de naissance, tout un pan du monde refusant d'entendre leur voix, pourtant bien peu cocardière, tandis que d'autres la déforment. Ainsi que le regrettait doucement Amos Oz dans son discours de réception du prestigieux Friedenspreis, le prix de la Paix en 1992 : « Nos lecteurs, en Israël, ne font pas toujours la différence entre la fiction et l'essai. Ils lisent souvent un message politique simpliste dans ce qui avait été conçu comme une histoire polyphonique. En dehors d'Israël, notre littérature est souvent reçue comme une allégorie politique – mais c'est souvent le destin des romans qui proviennent des régions troublées du monde. » Comme pour mieux indiquer les lignes de partage, nombre d'auteurs scindent leur œuvre entre fictions et essais, tel Amos Oz avec *Comment guérir un fanatique*. La compréhension de l'autre est un autre thème récurrent de la non-fiction israélienne, comme dans *Les voix d'Israël* pour Amos Oz, reportage chez les ultras du Bloc de la foi, ou *Le vent jaune* pour David Grossman, rencontre avec les Palestiniens du camp de réfugié de Deheishe achevé peu avant la première intifada. A. B. Yehoshua s'en prend, lui, à la diaspora et aux frontières de 1967 dans *Israël, un examen moral*.

Chez ces auteurs emblématiques, comme pour la majorité des écrivains israéliens, l'autocritique est un devoir intellectuel et éthique, à voix haute et intelligible. Impossible de se soustraire à la politique car les décisions de celles-ci conditionnent la vie. Le regard doit être frontal. C'est peut-être la raison d'une querelle des années quatre-vingt-dix, devenue fameuse entre A. B. Yehoshua reprochant son apolitisme à Etgar Keret, irrésistible et raisonnable gârnement de la littérature contemporaine.

Les illusions perdues. Né en 1967, Etgar Keret fait irruption avec ses histoires courtes, qu'il a commencé à écrire pendant son service militaire, consigné dans un abri et dans une solitude absurdes. Il s'impose immédiatement avec ses sortes de clips, *La colo de Knel* - >>>



D. BOCHAUD/GALLIMARD

« Nos lecteurs, en Israël, ne font pas toujours la différence entre la fiction et l'essai. Ils lisent souvent un message politique simpliste dans ce qui avait été conçu comme une histoire polyphonique. En dehors d'Israël, notre littérature est souvent reçue comme une allégorie politique – mais c'est souvent le destin des romans qui proviennent des régions troublées du monde. »
Amos Oz



ACTES SUD

Etgar Keret.

DOSSIER Israël au Salon du livre

>>> *Ier, Crise d'asthme.* Comme peu avant lui, il introduit la langue parlée dans la littérature. L'hébreu des premiers textes avait un corset, les incursions de l'argot chez les auteurs aînés étaient, somme toute, très limitées. « *La langue que nous parlons, Etgar, Eshkol Nevo et moi*, constate Boris Zaidman, est pour soixante pour cent incompréhensible à la génération d'après. » « *Mon seul chauvinisme est l'hébreu* », sourit Amos Oz, fier de cette malléabilité : le lexique ne cesse de s'étoffer, depuis les mots inventés par Ben Yehuda ou par son grand-oncle Klausner : il y a peu, Amos Oz, a eu le plaisir d'entendre un mot de son invention dans la bouche d'un chauffeur de taxi. Car ce dernier est, comme le conducteur de bus, un inlassable exégète de la vie politique et de la vie tout court dont la littérature israélienne s'est emparée, naturellement, en lui donnant ses oripeaux de despote mineur. *Le chauffeur de bus qui voulait être Dieu* appartient à la galaxie keretienne, dans son monde qui va chercher dans les trous d'air de la réalité, et tombe dans le fantastique – comme dans *La colo de Kneller* où, au paradis des suicidés, les terroristes côtoient les dépressifs. Sans mention d'un conflit levantin, son premier film, coréalisé avec son épouse Shira Geffen, *Les mēduses*, a remporté la Caméra d'or à Cannes en 2007. Ses histoires sont triviales, faussement enfantines et savent dire aussi la tragédie de la génération de la faille des accords israélo-palestiniens d'Oslo, qui a vu Rabin assassiné.

Dans l'une des nouvelles d'Etgar Keret, sur la route d'une célébration à la mémoire du Premier ministre, des jeunes trouvent un chat et le baptisent du nom de Rabin. Il n'y a pas là d'iconoclasme, simplement une douleur qui trouve à se dire, quand les illusions ont sombré, comme le souligne l'universitaire Nissim Calderon, professeur à l'université de Beer Sheva. Fin scrutateur de la poésie et de ses évolutions, ce dernier est aussi l'auteur d'une puissante analyse des désillusions de la société israélienne en comparant les discours de Begin et de David Grossman sur la tombe de leurs fils respectifs, tombés au combat.

Dans un pays où les jeunes gens doivent trois ans de service militaire, et les jeunes filles deux années, avant d'être réservistes, la guerre est l'un des motifs longtemps présents de biais. En 1986, *Infiltration* de Yehoshua Kenaz a ouvert la voie, par sa description du présent militaire à travers une galerie de portraits. Aujourd'hui parviennent deux exemples du refoulement qui déflage, avec *Petek* de Hanan Frank et surtout *Beaufort*, le sidérant roman de Ron Leshem, âgé de trente-deux ans, dont l'adaptation de Joseph Cedar a été primée lors du Festival de Berlin en 2007. Presque documentaire, ce récit d'une unité dans le fortin du Sud-Liban avant le retrait est l'un des premiers face-à-face avec la guerre dans un argot militaire, un voyage au bout de la nuit et du Hezbollah, de corps déchiquetés en copains perdus.

Des Arabes et des Palestiniens. Presque immédiatement après la guerre d'indépendance, Samekh Yizhar (1916-2006) met en scène, avec *Le prisonnier* et *Le convoi*



CHARLOTTE POURON

A l'entrée du quartier intégriste de Méa Shéarim à Jérusalem.

Dans le monde juif de la diaspora se distinguent les communautés d'Europe de l'Est (ashkénazes) et celles du Sud ou du monde arabe (sépharades) qui nourrissent en Israël, à tort et à raison, un sentiment d'infériorité, incarnant une sorte de prolétariat droitisant opposé à l'élite intellectuelle.

de minuit, les problèmes moraux soulevés par la guerre, et par l'expulsion des Palestiniens de leurs villages. Le poète Avot Yeshurun affrontait lui aussi ce constat dans *La faille syro-libanaise* (1903-1992). Sur la scène théâtrale, le très piquant Hanokh Levin (1943-1999) a même provoqué un des scandales qu'il affectionnait avec *La reine de la baignoire* en 1970. Dès cette décennie, ses pièces dénoncent et mordent la politique du pays : avec son cabaret *Toi, moi et la prochaine guerre* en 1968, où il met en garde contre le triomphalisme après la victoire de 1967, *Shitz* après la guerre du Kippour, *La reine de Troie* après la guerre du Liban ou *Meurtre*, au lendemain de la mort de Rabin.

Quelques œuvres romanesques majeures disent aussi les consciences déchirées face à l'occupation. C'est le cas de romans de Yizhar comme de Grossman qui, dans *Le sourire de l'agneau*, oppose deux soldats dans les territoires : le plus haut gradé applique les ordres sans se poser de question tandis que l'auxiliaire sombre dans un tourment intérieur. Amos Oz reprend le même dispositif dans *La boîte noire* où le conflit se double d'un affrontement personnel, un ashkénaze de gauche, Alec, se heurtant à un sépharade droitiste et nationaliste.

Comment dire l'autre sans le reléguer à la figure de l'employé, comme dans *L'amant* d'A.B. Yehoshua, ou de l'amour secret, comme chez Michal Govrin ? La question de la légitimité se pose, de façon brûlante : comment représenter les Arabes sans risquer la caricature ? Sami Mihael, juif irakien né en 1926, communiste réfugié en Iran puis en Israël, qui a écrit en arabe avant d'adopter l'hébreu, fait dans *Une trompette dans le wadi* le portrait d'une famille arabe chrétienne à travers une histoire d'amour tragique à la veille de la première guerre du Liban, en 1982. Emile Habibi (1921-1996), Palestinien mais citoyen israélien, qui a tenu à demeurer à Haïfa et à y être enterré, faisait une peinture douce-amère de son univers. Mais il était d'expression arabe. Dans la littérature hébraïque, deux figures représentent la minorité arabe. Anton Shammas, qui a publié *Arabesques* en 1986 et a quitté le pays pour l'Amérique du Nord, sans doute épuisé par cette position double, accusé par certains Arabes d'écrit redans la langue de l'adversaire. Sayed Kashua, un jeune romancier, né en 1973 à Abou Ghosh, entre Jérusalem et Tel-Aviv, auteur de *Et il y eut un matin*, et *Les Arabes dansent aussi*, admet également souvent le caractère intenable de cette position. Il joue avec cette identité et se faufille entre ses fissures. Scénariste de la série télévisée aussi culte que déjantée *Avoda aravit* (*Tra vail d'arabe*), dans laquelle les Israéliens comme les Palestiniens sont morigénés drolatiquement, il accepte d'être « l'Arabe de service » pour mieux décider de ses contre-pieds.

Une littérature d'immigrants. Les voix des minorités qui ont tardé à se faire entendre ne sont pas uniquement palestiniennes ou arabes israéliennes. Dans la littérature comme dans la société passent d'utres lignes de partage, et le melting-pot visant à faire émerger une identité israélienne s'est fatigué. Depuis 1973, le sionisme vit

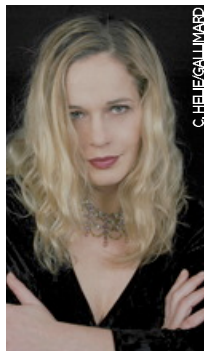
des temps troublés, malaise qui se manifeste aussi dans des origines plus fermement revendiquées. La société israélienne accueille, sur sept millions d'habitants, des citoyens venus de soixante-trois pays différents. Pour dire les immigrants, on emploie le terme « *oleh khadash* », nouvel immigrant, puisque, à l'exception d'une infime minorité, les Israéliens de souche sont forcément venus d'ailleurs, et il n'y a pas si longtemps. La différence tient simplement dans la nouveauté de l'*aliyah*. Une des plaisanteries canoniques est un jeu de mots entre « *oleh* » (immigrant) et « *kholeh* » (malade) : il ne faut qu'une erreur de prononciation, ou quelques mois dans le pays, pour qu'un nouvel immigrant ne se transforme en nouveau malade.

Mais ce sont précisément ces strates, ces confrontations à une réalité âpre et éloignée de leur passé proche, qui créent un univers où rien ne va de soi, où tout est à apprendre. Un œil aigu se pose sur la société : une bénédiction pour les écrivains, rendus vigoureux par la fréquentation de ces grands malades. Les lettres israéliennes sont un peu, par nature, des lettres persanes, signées par des Hurons de la Méditerranée où l'inconcevable peut surgir, peut éclater à tout moment. Inquiétude permanente, comme le souligne David Grossman, cette réalité crée un état d'alerte, une vivacité, un œil pointé sur l'incongruité ou l'injustice de ce monde qu'il faut pourtant faire sien.

Dans le monde juif de la diaspora se distinguent les communautés d'Europe de l'Est (ashkénazes) et celles du Sud ou du monde arabe (sépharades) qui nourrissent en Israël, à tort et à raison, un sentiment d'infériorité, incarnant une sorte de prolétariat droitisant opposé à l'élite intellectuelle. **Yossi Zucari** (*Emilia et le sel de la terre*) ou **Ronit Matalon** (née en 1959 dans une famille égyptienne, non encore traduite) sont les premiers à porter témoignage de ce sentiment d'exclusion. Universitaire en goguette dans le monde du roman, **Ron Barkai**, né en 1943, plonge dans ce petit monde levantin avec *Un film égyptien*. Mais il n'est qu'à lire *Suzanne la pleureuse* d'**Alona Kimhi** pour comprendre combien le qualificatif de « Marocain » est peu flatteur. Née en Ukraine et arrivée en Israël à l'âge de trois ans, consacrée avec ses nouvelles *Moi Anastasia* puis son roman *Suzanne la pleureuse* au début des années 2000, Alona Kimhi appartient à cette vague russe qui compte pour un septième de la population israélienne. Mais elle n'a pas eu à conquérir le langage comme **Boris Zaidman**, le premier Russe, avec *Hemingway et la pluie des oiseaux morts*, qui donne une voix à cette communauté. Auparavant, **Marina Grosslerner** et **Dina Rubina** en étaient les uniques prosatrices, mais russophones. Tout récemment, début 2008, le paysage des lettres a accueilli le premier romancier d'origine éthiopienne.

Voix de femmes. Les années quatre-vingt voient émerger une littérature féminine, et notamment de jeunes femmes en colère, parfois drôlement. Leur mère tutélaire s'appelle **Yona Wollach** (1944-1985). Elle n'est pas traduite en français, mais c'est bien d'elle, rebelle et provocante, libérant la sexualité dans la poésie, que peuvent se revendiquer les remuantes **Orly Castel-Bloom** (née en 1960), **Alona Kimhi** ou **Judith Katzir**. Le premier recueil de Yona Wollach, *Devarim*, paru en 1966, voit se caramboler les expériences de LSD et de psychiatrie. La poétesse s'inscrit dans une avant-garde des années 1970, et dans une popularité qui ne cesse de croître et fait d'elle une présence fantomatique mais réelle sur la scène littéraire. Auparavant, les poétesses **Rachel** ou **Leah Goldberg**, dans les années quarante, étaient les seules voix audibles, mais circonscrites à la poésie, à l'immédiateté et non à un genre romanesque décrété plus masculin. >>>

Les lettres israéliennes sont un peu, par nature, des lettres persanes, signées par des Hurons de la Méditerranée où l'inconcevable peut surgir, peut éclipser à tout moment.



Alona Kimhi.

DOSSIER Israël au Salon du livre

>>> Les premiers romans écrits par des femmes, notamment Elisheva, au tournant des années 1920, étaient tièdement acceptés et l'œuvre de fiction de Leah Goldberg était habilement reléguée derrière son travail poétique. Cela fait dire à la grande romancière Amalia Kahana-Carmon que les femmes en littérature étaient comme dans une synagogue orthodoxe : derrière le rideau.

La faible prégnance du religieux. Michal Govrin, née en 1950, passée par Paris et l'université de Vincennes à l'époque de Deleuze et Derrida, imprègne sa prose et surtout ses essais d'une réflexion sur la foi religieuse. Elle tente de marier religion et modernité en y ajoutant la féminité. Mais la littérature qui met en scène le religieux est des plus restreintes et son plus éminent représentant, Haim Sabbato, n'est pas encore traduit. Mais, pour l'universitaire critique Ariel Hirschfeld, il s'agit d'un faux problème : la culture religieuse est présente même lorsqu'un romancier semble parler d'autre chose, par les échos de l'hébreu. L'enseignement de la Bible, patrimoine linguistique et culturel, est au programme de tout enseignement israélien, même laïque. Meir Shalev, le romancier le plus vendu en Israël et étrangement peu connu en France, est le symbole du tête-à-tête entretenu par tout auteur avec le texte sacré. Il signe avec *Ma Bible est une autre Bible* un recueil d'exégèses personnelles à l'usage du monde contemporain, décapage des dirigeants à la petite semaine. Dans un récent panorama de la littérature, une critique du quotidien *Haaretz* note un retour vers le mythe qui ne serait pas une relecture mystique ou la quête d'une légitimité sioniste ou juive. Il y a là une vision du tragique, presque grec, qui s'immisce dans la littérature, et que donne à entendre le poète et dramaturge Tamir Greenberg, encore à traduire. Comme le dit Zeruya Shalev (née en 1959) dans *Theera*, quelque chose d'archaïque sourd aussi dans ces rapports entre hommes et femmes, qui ont donné à la romancière, au gré des monologues intérieurs, des centaines de milliers de lecteurs en Allemagne, notamment, et que la fascination de sa phrase dans *Vie amoureuse* ou *Mari et femme* explique sans mal.

Ultramoderne solitude. Naturellement, après son départ par la France, son retour au pays et à sa religion, Michal Govrin a choisi de s'installer à Jérusalem et non à Tel-Aviv. Dieu y est allègrement absent. Car, comme le décrivait déjà Agnon, la cité bientôt centenaire – elle a été fondée en 1909 – laisse peu de place aux synagogues. C'est là que se concentre la majorité de l'activité intellectuelle dans le pays, en une bulle cosmopolite et de tolérance qui donne à croire que tout Israël est à son diapason. Capitale gay, temps qui s'égrène au café avec ses tempêtes de plats bio et de muesli, dont se moque gentiment la nouvelle *Petit-déjeuner santé* d'Etgar Keret, plage et vie nocturne sur le point de devenir un cliché pour touristes et marronniers pour magazines, Tel-Aviv répond à la déclaration de Dalia Ravikovitch (1936-2005). « *Ville médiérranéenne polluée/Comme mon âme s'est attachée à la sienne./Par la force de la vie./Par la force de la vie.* »

Certains quartiers de Tel-Aviv, surtout dans ses faubourgs du Nord, louchent vers la Californie avec leurs malls rutilants et leurs bimbo sexagénaires refaites, croquées dans le *Textile* d'Orly Castel-Bloom. Là comme ailleurs, les solitudes sont, elles aussi, ultramodernes, dans l'œuvre de Yael Hedaya. Les couples sont une union de dissimulations, de deux possibles fugueurs comme chez Edna Mazya. Mais ces solitudes interrogatives sont

Si l'humour n'est qu'une éclipse, si les névroses sont en flux tendus, les liens problématiques demeurent : Israël est-il un Etat juif ? Qu'en est-il des rapports d'Israël et de la diaspora ? Ici encore, et la littérature le reflète, aucune identité ne va de soi.



Aharon Appelfeld.

Jeune et plusieurs fois millénaire, débordant de vie et si souvent prise à partie par la mort, la littérature israélienne affronte les oppositions et les paradoxes.

de Tel-Aviv comme elles pourraient être de partout et de nulle part. Comme si, par l'intime, les auteurs atteignaient enfin cette aspiration à la normalité, qui obsède la psyché collective ainsi que le soulignait Claude Lanzmann dans *Pourquoi Israël*. La question frappe déjà le jeune Arthur Koestler en 1926 dans *La corde raide* : « *Le caractère juif est essentiellement celui d'une minorité. Ce qu'on appelle l'humour juif en Europe et en Amérique est la saumure produite par une minorité persécutée. En Palestine, elle se tarit. [...] En ce qui concerne les névroses, la situation est à peu près la même. [...] La génération peut être hâtive, mais elle est confirmée par l'apparence et la mentalité étonnamment non juives de la nouvelle génération indigène.* » Si l'humour n'est qu'une éclipse, si les névroses sont en flux tendus, les liens problématiques demeurent : Israël est-il un Etat juif ? Qu'en est-il des rapports d'Israël et de la diaspora ? Ici encore, et la littérature le reflète, aucune identité ne va de soi.

Diaspora et Shoah : le retour du refoulé. Les silences d'Israël sont donc pluriels, et souvent liés à des présences obsédantes, des refoulements qui ne demandent qu'à craquer. Soulignée par Stéphane Mosès, professeur à l'université de Jérusalem décédé à l'hiver 2007 et compagnon de Martin Buber, le rejet des auteurs diasporiques se comprend comme le refus d'une histoire passée, faite de faiblesse présumée, d'un exil où les Juifs étaient minorité et victimes. Même Bialik, pour certains, comme le rap-

pelle Amos Oz dans *Une histoire d'amour et de ténèbres*, semblait trop souffreteux, trop exilique. C'est à ce titre que le yiddish, parlé par des communautés massacrées, a été interdit durant de longues années. Aharon Appelfeld a vécu la douleur d'une telle mise à l'index. Né en 1932, déporté puis survivant à travers les forêts d'Ukraine, comme il le disait dans son *Histoire d'une vie* (prix Médicis étranger 2004), il a dû oublier sa langue, et a conquis l'hébreu pour en faire le réceptacle de sa Mitteleuropa natale.

Aujourd'hui, les œuvres de Yoel Hoffman, Lizzie Doron et Amir Gutfreund sont sans doute le symbole d'un temps nouveau. Ils revisitent la catastrophe, sans juger, en interrogeant les survivants. Encensé par la critique puis élu par le public pour son premier roman, *Les gens indispensables ne meurent jamais*, Amir Gutfreund écrit des pages tendres sur ces vieilles personnes qui ont tout perdu, ces esseulés adoptés par les enfants israéliens qui les appellent « oncle » sans qu'aucun lien du sang ne les unisse. Le titre original est *Ha Shoah shelanou*, « notre Shoah ». L'héritage est un partage et non plus un déni. Comme l'exprime la romancière Dorit Peleg, non encore traduite en français : « *Il m'a fallu du temps pour ne pas avoir honte de mes parents.* » Quelques décennies peuvent sembler une éternité. Le rapport au temps est lui aussi ambigu, dans cette partie du monde, dans cette langue hébraïque qui, comme l'arabe, n'a pas de temps présent mais conjugue uniquement le passé ou le futur.

Jeune et plusieurs fois millénaire, débordant de vie et si souvent prise à partie par la mort, la littérature israélienne affronte les oppositions et les paradoxes. Elle ne vise pas à édifier, mais les horizons qu'elle propose rappellent le titre du recueil de Batya Gour : *Jerusalem, une leçon d'humilité*. A l'heure où elle est accueillie au Salon du livre de Paris, où certains jugements définitifs sur le pays invité ne manqueront pas de tomber, c'est à l'humilité et à la réflexion qu'invite la lecture de chacun des auteurs. Ensemble et individuellement, ils dessinent une complexité douloureuse qui cherche à se dire et à s'assumer, qui voudrait trouver sa paix et ses paix.

CLÉMENCE BOULOUQUE